

Dominique CARNOY-TORABI
Université Chahid Behechti

De l'Orient en ruines aux ruines de l'Orient*

Les récits de voyage français en Orient¹ du XVII^e au XIX^e siècles, qu'il s'agisse du récit de voyage "véridique" ou de l'œuvre littéraire baptisée récit de voyage, mettent tous en évidence une composante des paysages orientaux qui est "la ruine" ou plutôt "les ruines". Celles-ci appartiennent en quelque sorte organiquement à l'Orient : si toute ruine n'est pas orientale, tout l'Orient est jonché de ruines.

Notre propos est de montrer l'évolution d'une image qui, fortement négative au XVII^e siècle, va s'infléchir au cours du XVIII^e pour devenir sinon positive, du moins plus éclairée

* Texte d'une communication prononcée lors du colloque sur *Le voyage au regard de la littérature mondiale* qui s'est déroulé à l'Université de Téhéran les 27, 28 et 29 avril 2002.

1. L'Orient se définit alors comme la vaste zone géographique qui s'étend du Maroc à l'Inde, couvrant des pays dans leur grande majorité musulmans ou sous domination musulmane.

au XIX^e, avec et après le romantisme. A travers quelques textes particulièrement significatifs, nous tenterons de mettre en lumière cette évolution.

Pas d'Orient sans ruines. Leur présence, perçue par le voyageur dès son arrivée en Égypte, en Turquie ou en Perse, laisse supposer que pour accéder aux merveilles de l'Orient, aux paradis et aux enfers qu'il recèle, il faut subir des épreuves initiatiques : après le passage du Styx, symbolisé par l'éprouvante traversée de la Méditerranée, le voyageur doit franchir un espace indistinct tout peuplé d'ombres et de ruines. Murs effondrés, tours écroulées, caravansérails en ruines, villages fantômes, c'est tout un côté de l'Orient qui se révèle aux yeux étonnés et réprobateurs des voyageurs. Au XVII^e siècle, Tavernier,² Thévenot, Chardin, traversant la Turquie puis la Perse, sont frappés par un spectacle qui leur paraît suffisamment étonnant pour mériter d'être mentionné :

“... plusieurs restes de beaux édifices...”³

“... un château presque entièrement ruiné...”⁴

“... un prodigieux amas de ruines...”⁵

Les citations n'en finiraient pas, et témoignent d'une véritable stupeur devant toutes ces destructions, à tel point d'ailleurs que tant Chardin que les autres se sentent tenus de donner une explication pour cet état de choses : la technique de fabrication des bâtiments est mise en cause, qui utilise la brique cuite au soleil et le torchis, mais aussi l'indifférence des Orientaux (en l'occurrence, les Persans) pour le transitoire :

«C'est la coutume en Perse de ne pas réparer les bâtiments publics,

2. Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, Clouzier & Barbin, 1676; Jean Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris Billaine, 1664; Id. *Suite du voyage au Levant, dans lequel il est traité de la Perse*, Paris, Angot, 1674; Jean Chardin, *Journal du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes Orientales, voyages de Paris à Ispahan*, Londres, 1686. Pour ce dernier ouvrage, notre référence est celle de l'édition Langlès, Paris, 1811.

3. Jean-Baptiste Tavernier, *op. cit.*, p. 104.

4. Jean Thévenot, *op. cit.*, p. 145.

5. Jean Chardin, *op. cit.*, vol. VII, p. 224.

ni les autres non plus ; ils en font scrupule par une sorte de superstition, disant que les édifices sont des choses transitoires, et dans la nature de toutes celles de cette vie, qu'il faut les laisser passer en les abandonnant à leur propre cours, sans les retenir.»⁶

Il est intéressant de relever que les auteurs ne font aucune distinction entre les ruines dues à l'érosion du temps, et celles qui résultent des destructions volontaires. Les mêmes remarques reviennent à propos de villages détruits et abandonnés comme de Persépolis. C'est ainsi que dans un texte particulièrement important pour notre propos, et sur lequel nous reviendrons, *Les Ruines, ou Méditations sur les Révolutions des Empires*, de C. F. Volney, texte daté de 1791, nous pouvons lire dès le chapitre I :

«Je voyageais dans l'empire des Ottomans, et je parcourais les provinces qui jadis furent les royaumes d'Égypte et de Syrie. Chaque jour, je trouvais sur ma route des champs abandonnés, des villages désertés, des villes en ruines. Souvent je rencontrais d'antiques monuments, des débris de temples, de palais et de forteresses ; des colonnes, des aqueducs, des tombeaux...»⁷

En 1851, Nerval dans son *Voyage en Orient*, évoque ainsi les abords du Caire et d'Alexandrie :

«L'Égypte est un vaste tombeau ; c'est l'impression qu'elle m'a faite en abordant sur cette plage d'Alexandrie qui, avec ses ruines et ses monticules, offre aux yeux des tombeaux épars sur une terre de cendres. Des ombres drapées de linceul circulent parmi ces débris.»⁸

Image littéraire empruntée à l'Antiquité, à l'*Énéide* de Virgile plus précisément, et qui fait irrésistiblement naître chez le lecteur l'image des Enfers où errent les âmes en peine. . .

S'il était besoin de montrer à quel point l'évocation des ruines relève du poncif dès qu'il s'agit de l'Orient, il suffit de se reporter aux pages ironiques que Flaubert consacre, dans

6. Jean Chardin, *op. cit.*, vol. II, p. 297.

7. C. F. Volney, *Les Ruines* . . . , p. 6 [document électronique extrait de la base de données textuelles Frantext : www.bnf.fr/gallica].

8. Gérard de Nerval, *Le voyage en Orient*, p. 146. Toutes les citations sont extraites de l'édition suivante : Paris, Garnier-Flammarion, 1980.

Madame Bovary, aux romans et gravures qui font rêver les jeunes filles du couvent où Emma est pensionnaire :

«Et vous y étiez aussi, sultans à longues pipes, pâmés sous des tonnelles aux bras des bayadères, djiaours, sabres turcs, bonnets grecs, et vous surtout, paysages blafards des contrées dithyrambiques, qui souvent nous montrez à la fois des palmiers, des sapins, des tigres à droite, un lion à gauche, des minarets tartares à l'horizon, au premier plan des ruines romaines, puis des chameaux accroupis. . . »⁹

Omniprésence des ruines, donc, mais il y a loin de l'Orient désert de Racine à l'Orient mélancolique de Loti. Si les termes utilisés se répondent d'un siècle à l'autre, ils recouvrent des attitudes bien différentes.

L'Orient en ruines du XVII^e siècle est fortement connoté par des images négatives généralement issues de la tradition grecque et de la Bible. Si l'on songe que les souverains de Perse, de Turquie, des Indes ou du Maroc sont souvent qualifiés de "Sardanapale"¹⁰ par les auteurs de récits de voyage du XVII^e, il nous faut bien admettre que l'association d'idées est presque inconsciente, qui confond dans une même réprobation les ruines de l'Orient et les ruines de Sodome.¹¹ Si l'Orient est en ruines, c'est que, comme Sodome, il a péché et mérité le feu de Dieu par son orgueil. Le thème est fréquemment utilisé dans la littérature parénétiq ue : le *Sermon sur l'ambition* de Bossuet (prononcé en 1662) développe avec vigueur un passage de la Bible, en *Ézéchiél* 31, qui montre la grandeur d'Assur «qui s'est élevé. . . comme les cèdres du Liban»¹² et que Dieu punira «parce qu'il s'est élevé superbement et qu'il a porté son faite jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé

9. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, Delmas, 1950, p. 37.

10. Dernier roi du premier empire d'Assyrie, célèbre pour sa vie luxueuse ; Hérodote raconte comment, assiégé dans Ninive et sur le point d'être pris, il se fit brûler sur un bûcher avec son sérail et tous ses trésors. Delacroix a consacré un célèbre tableau à ce sujet, qui rassemble tous les fastes et les cruautés attribués à l'Orient.

11. Ville que, selon la Bible, Dieu détruisit pour punir ses habitants de leur luxure et de leur orgueil (*Gn*, 18-19).

12. Bossuet, *Sermon sur l'ambition*, Paris, Seuil, 1997, p. 138.

dans sa hauteur).¹³ Bossuet commente ce thème de «ruine et décadence des grands empires» à partir de ce texte biblique.

Le «péril ottoman» qui colore par ailleurs toute la vision occidentale de l'Orient à cette époque, ne fait qu'accentuer la tonalité vengeresse de ces métaphores, et une analyse plus politique pourrait ainsi conduire à penser que ces images de désolation sont informées par ce péril ; il y aurait ainsi une certaine obscure satisfaction à signaler les ruines et les tombeaux de l'Empire ottoman, préfiguration de ce qu'il ne pourra manquer de devenir.

Ces clichés vont, non pas s'inverser, mais changer de valeur dans le courant du XVIII^e siècle. Les ruines deviennent le point d'appui de méditations où le thème du péché cède le pas à celui de la fuite du temps. Dès 1767, Diderot écrit, à propos d'un tableau d'Hubert Robert :

«Les idées que les ruines éveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste, il n'y a que le temps qui dure.»¹⁴

On le voit, le thème décliné par Bossuet n'est pas loin, mais là où Bossuet enjoint à ses ouailles de se tourner vers la seule chose qui lui paraisse solide, Dieu, Diderot s'abîme dans une réflexion sur la sérénité apportée par le spectacle des ruines. C'est ce qu'un peu plus tard, Chateaubriand développera dans le *Génie du Christianisme* :

«Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence.»¹⁵

D'ici là, toute une littérature, de la seconde moitié du XVIII^e siècle à 1840, va user et abuser des ruines comme élément du romanesque : ruines médiévales des romans anglais (les romans noirs en particulier), ruines indécises des romans sentimentaux français. . . elles sont encore, avec les tombeaux,

13. *Ibid.*

14. Diderot, *Salon de 1767*.

15. Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, [document électronique extrait de la base de données textuelles Frantext : www.bnf.fr/gallica].

le lieu du tragique, déjà celui du mélancolique. L'Orient va aussi être marqué par cette évolution, et les ruines omniprésentes, que nous avons signalées précédemment, vont devenir sujet de méditation, point de départ pour une réflexion sur le temps qui passe, mais aussi sur le sens de l'histoire.

Deux textes vont jalonner cette évolution. Le premier est celui que nous avons mentionné plus haut, *Les Ruines* de Volney, publié pendant la Révolution, en 1791, et faisant suite à un *Voyage en Égypte et en Syrie*, publié en 1787 et destiné à devenir un classique du genre. *Les Ruines* se présente comme une longue méditation sur les ruines de Palmyre, en Syrie, écrite dans un style que n'aurait pas désavoué Diderot. Après la brève description des "monuments grandioses" qu'il a sous les yeux, l'auteur en vient au thème classique du "Ubi sunt" :

«L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.»¹⁶

Après avoir évoqué les grandeurs d'autrefois, l'auteur fait apparaître un fantôme (p. 17) qui incrimine les hommes – et non Dieu – de tous ces maux venus détruire une grande civilisation. Loin des foudres de Bossuet, celles du fantôme de Volney, bien qu'empruntant leur lyrisme au Job de la Bible, enjoignent à l'homme de se ressaisir pour construire une société plus juste, moins destructrice.

Un second texte est le *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, de Dominique Vivant Denon. L'auteur fit partie du groupe de savants chargés d'accompagner Bonaparte lors de l'Expédition d'Égypte en 1798. Il contribua à la rédaction de la célèbre *Description de l'Égypte*, et rédigea son *Voyage*, qui fut publié en 1802 avec un succès sans précédent. Fondateur de l'égyptologie en France, il est fasciné par les ruines de l'Égypte, et son texte en porte la marque. Dans la *Préface*

16. Volney, *Les Ruines*, *op. cit.*, p. 9.

de l'édition originale, il décrit les sentiments qui l'agitent lors de son arrivée sur le sol égyptien. Lui aussi voit d'abord des ruines, à l'instar des voyageurs des siècles passés, mais ce qu'il en dit est bien différent :

«Je vis enfin le portique d'Hermopolis ; et les grandes masses de ses ruines me donnèrent la première image de la splendeur de l'architecture colossale des Égyptiens : sur chaque rocher qui compose cet édifice, il me semblait voir gravé *Postérité, éternité.*»¹⁷

Ce qui est nouveau, c'est la valeur historique et culturelle donnée à ces ruines. Valeur absolue, qui élimine désormais toute espèce de jugement moral. C'est à partir de la campagne d'Égypte que l'Orient devient décidément une réserve de merveilles, réserve destinée à enrichir les musées de l'Europe, il est vrai, mais aussi à fournir un thème nouveau à la littérature sur l'Orient.

Ce thème exploite la mélancolie née du souvenir d'un passé glorieux : Chateaubriand, nous l'avons vu, ne se fera pas faute d'y puiser. L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* se prête particulièrement aux digressions suscitées par le spectacle des débris du passé :

«Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis?»¹⁸

Bien des écrivains reprendront le thème : nous retiendrons particulièrement, pour notre propos, Gérard de Nerval et Pierre Loti. Chacun d'eux nourrit son image de l'Orient de ses chimères personnelles et, dans l'un et l'autre cas, il semble souvent que l'Orient, leur Orient, celui qu'ils donnent à voir à leurs lecteurs, est tout peuplé de fantômes. Nous avons déjà cité, *supra*, un passage de Nerval, en voici un autre, toujours à propos du Caire :

«Tout cela a été splendide et merveilleux sans doute, mais trente

17. Dominique Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, Paris, Gallimard, 1998, p. 31.

18. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Première partie : *Voyage de la Grèce*, [document électronique extrait de la base de données textuelles Frantext : www.bnf.fr/gallica].

génération y ont passé, partout la pierre croule et le bois pourrit. Il semble que l'on voyage en rêve dans une cité du passé, habitée seulement par des fantômes, qui la peuplent sans l'animer.»¹⁹

Le présent paraît ici se dissoudre dans le passé, dont la présence toute puissante est génératrice de mélancolie, de tristesse. Si le thème est bien nervalien (on le retrouve entre autres dans *Les Filles du Feu*), il est significatif qu'il se déploie ici, dans cette Égypte qui fascine l'auteur.

Cette mélancolie apparaît encore plus nettement chez un autre grand amoureux de l'Orient, Loti, qui à travers *Aziyadé*, *Les Désenchantées*, *Vers Ispahan*. . . décline sans trêve le motif : sous sa plume, tout l'Orient apparaît comme un vaste champ de ruines et de tombeaux, ponctué ça et là par de grandes cités elles aussi marquées par le délabrement. Toutefois, et c'est là son originalité, ces ruines participent du charme et du mystère de l'Orient. Dans *Vers Ispahan*, elles sont sans cesse connotées par des termes évoquant tantôt le mystère, tantôt le charme (le "sortilège") qui émane de ces lieux croulants qu'il traverse. Ainsi, dans les rues d'Ispahan, il note :

«Mais l'enfermement, l'oppression des ruines et du mystère nous attendaient au premier détour du chemin ; tout à coup nous nous retrouvons, comme à Chiraz, dans le labyrinthe des ruelles désertes, sombre entre de grands murs sans fenêtres (. . .) Tout est inhabité, caduc et funèbre (. . .) Et dans l'éternelle uniformité grise des murailles, les vieilles portes toujours charmantes, aux cadres finement émaillés, sèment en petites parcelles bleues leurs mosaïques sur le sol, comme les arbres sèment leurs feuilles en automne.»²⁰

Son impression générale pourrait se résumer dans cette formule, qui lui vient à propos des remparts de Chiraz : «élégants et délabrés comme toutes les choses persanes». Loin d'y voir sujet à critique, Loti se laisse envoûter par un charme qu'il se plaît à considérer comme tout oriental. . .

Là où les choses se nuancent, c'est lorsqu'on en vient aux ruines archéologiques. Dans la veine de Vivant Denon, Nerval

19. Gérard de Nerval, *op. cit.*, p. 151.

20. Pierre Loti, *Vers Ispahan*, Paris, Calmann-Lévy, 1920, p. 193.

écrit, à propos des monuments de l'Égypte :

«Ce culte de la mort est un trait éternel du caractère de l'Égypte : il sert du moins à protéger et à transmettre au monde l'éblouissante histoire de son passé.»²¹

Loti, lors de sa visite à Persépolis, n'écrit pas autre chose lorsqu'il évoque "le sortilège du lieu". Toute une longue description²² aboutit à l'évocation de la destruction du palais de Persépolis par Alexandre et ses troupes, après des orgies que Loti qualifie de "sardanapalesques". Les vieux poncifs ne sont pas morts !

L'intérêt pour les ruines archéologiques de l'Orient qui se fait jour au XIX^e siècle, et apparaît tout autant dans les récits de voyage que dans la littérature qui y est rattachée, paraît relever d'une vision du monde que Thierry Hentsch²³ attribue à l'influence de Hegel, et en particulier à ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*. Pour Hegel «l'histoire universelle va de l'Est en Ouest, car l'Europe est véritablement le terme, et l'Asie le commencement de cette histoire».²⁴ L'histoire universelle étant, toujours selon Hegel, le «progrès de la conscience de la liberté», on conçoit que l'Europe verra dans l'Orient les restes de son propre passé, et souhaitera conserver intacts ces vestiges des brillantes civilisations d'autrefois. La colonisation, au XIX^e siècle, y trouvera une de ses justifications culturelles : le présent de l'Orient n'est pas à la hauteur de son passé, que seule l'Europe est apte à protéger. Il faudra attendre très longtemps pour que les ruines de l'Orient non seulement cessent d'enrichir les collections des musées occidentaux, mais encore deviennent objet d'études pour connaître le passé des pays où elles gisent. Dès lors, elles auront perdu toute leur aura littéraire...

21. Gérard de Nerval, *op. cit.*, p. 296.

22. Pierre Loti, *op. cit.*, p. 143

23. Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, éd. de Minuit, 1988.

24. Cité dans Thierry Hentsch, *op. cit.*, p. 199.